

Le joueur de flûte

Je dormis très mal. Il était évident que le groupe en train de chahuter était assez alcoolisé. J'entendis plusieurs bouteilles de verre éclater, et je compris qu'ils n'étaient pas très loin du van. À plusieurs reprises, le ton monta, et au moins deux fois, je pense que des coups furent échangés, provoquant le départ de quelques personnes. Elles passèrent à côté du Pourquoi Pas ? en parlant fort. La deuxième fois, deux s'arrêtèrent pour commenter le van. Aucune n'essaya de regarder à l'intérieur, mais j'étais quand même rassuré d'avoir fermé toutes les portes.

Il fallut l'arrivée de deux voitures de police, toutes sirènes hurlantes, pour disperser les derniers fêtards. L'aube commençait à éclaircir le ciel quand ma fatigue prit le pas sur le stress, et que j'arrivai enfin à m'endormir.

Je me réveillai maussade. D'une humeur qui ne s'améliora pas en voyant un ciel gris flotter sur la ville. J'étais fatigué et je me mis à broyer du noir. J'essayai de me rappeler que j'avais passé une agréable soirée la veille. Ce n'était pas suffisant.

Je n'avais pas envie de faire grand-chose, si ce n'est laisser tourner des idées noires en boucle dans ma tête. Cela faisait quelques temps maintenant que ça ne m'était pas arrivé, et j'hésitais un peu sur la démarche à suivre. Plusieurs

options s'offraient à moi pour essayer de lutter contre cette morosité.

Je passai un long moment assis dans le van, à m'essayer à plusieurs passe-temps différents, avec la ferme intention de me changer les idées. Je n'avais pas la tête à faire du tri dans mes photos. Je pris mon cahier, essayai d'écrire un peu, mais l'écriture forcée ne marche jamais avec moi. Je me plongeai dans une carte, curieux, me demandant où continuer après Portland. Mais les lignes de couleur restaient muettes. Je n'avais pas l'intention de partir. J'étais bien ici. Quand ma bonne humeur était au rendez-vous.

Je finis par me rendre compte que tout cela ne rimait à rien, et me décidai à sortir du Pourquoi Pas?. Je commençais à connaître assez bien la ville, mais j'avais envie de m'y perdre à nouveau. Je pris donc la direction du Northwest District, que je n'avais pas encore exploré.

Perdu dans mes pensées grisâtres, dont je n'arrivais toujours pas à sortir, je déambulais au hasard, sans faire attention à ce qui m'entourait, ni à où j'allais.

Au détour d'une rue, je tombai sur un jeune vagabond assis sur le trottoir, adossé au mur. Il devait avoir une petite vingtaine d'années. J'en avais croisé à quelques reprises sur le bord des routes, mais ils étaient plus nombreux ici, à Portland. Ils avaient un peu tous le

même look. Pantalons bruns ou verts, trop grands, usés par le temps. Une veste d'une couleur indéfinissable, pleine de terre et de cambouis. Quelques morceaux de tissu, de toutes les couleurs, pour raccommoder un vêtement trop usé. Un foulard autour du cou. Une casquette béret sur la tête. Et un petit sac à dos, sans doute acheté dans un surplus militaire. Devant lui, il avait posé une petite coupelle, quelques piécettes symboliques à l'intérieur. À côté de lui, un bâton, un peu court, à l'aspect étrange.

Ses semblables et lui-même étaient les dignes descendants de Tom Sawyer. Ceux avec qui j'avais pu échanger quelques mots partageaient tous cette même joie de vivre. Ils arboraient ce même sourire apaisé de ceux qui ont décidé de vivre en marge d'une société qui ne les comprend pas, et qu'ils n'arrivent pas à comprendre en retour. À vivre dans ce monde si particulier de l'errance, ils n'avaient que des sourires à offrir. Mais ceux-ci venaient du fond du cœur, témoignant d'un amour sans borne pour leur prochain.

Celui-ci ne faisait pas exception. Ses yeux pétillaient et sa voix était joyeuse quand il me salua alors que je m'approchais. Tant de bonne humeur suffit à me faire émerger un peu de ma torpeur. J'essayai de lui rendre son salut et son sourire avec le même

enthousiasme, mais je ne réussis pas à être crédible, et il le perçut.

— Ça a pas l'air d'être la pleine forme!

J'hésitai un instant. Il n'y pas si longtemps que ça, j'aurais haussé les épaules et eu un petit rire qui aurait pu passer pour un reniflement méprisant. Tout en continuant de marcher et en affirmant que si si, tout allait bien.

Mais il y avait une telle sincérité dans son sourire qu'il avait réussi à aller au-delà de mes barrières. Ces barrières stupides que l'on construit, en pensant qu'elles nous protégeront des inconnus. Elles ne nous en protègent pas. Elles nous en privent. Elles nous font passer à côté de tant de rencontres, de tant d'échanges. Parfois très brefs, très simples, mais que l'on regretterait, par la suite, si on ne les avait pas vécues. À force de rencontres improbables, mes barrières s'effritaient de plus en plus. J'allais au devant de ma gêne et de ma réserve, et je discutais avec de parfaits inconnus, sans raison particulière. Aujourd'hui, je me laissais même aller à me dévoiler un peu.

— Non, en effet. C'est pas la pleine forme. Je suis plutôt vide et démotivé.

Il me sourit, appréciant l'honnêteté de ma réponse. Lui aussi, je pense, s'attendait à un haussement d'épaule, un petit rire hautain, et un mensonge évident.

— Assieds-toi deux minutes.

Sans réfléchir, je m'installais à ses côtés sur le trottoir, dos au mur. Il prit son bâton. Non pas un bout de bois, comme je l'avais imaginé de loin, mais une flûte magnifique. Il se mit à en jouer. Je fus saisi dès la première note. Le son était d'une rare pureté. Son timbre doux et grave, parfaitement lisse. On aurait dit un vent tiède soufflant sur un étang en fin de journée. Je fermais les yeux.

I feel alive again

Je suis affalé dans l'herbe, le dos contre un saule pleureur. Devant moi, un immense lac. Le soleil commence à décliner à l'horizon, enveloppant le paysage d'une belle couleur dorée. Un vent léger souffle sur l'eau, créant de mini vaguelettes qui se brisent sur un petit amoncellement de roches. Deux écureuils se courent après. Dans le ciel bleu, loin, là-haut, un rapace fait de grands cercles, se laissant porter par une colonne d'air chaud. Au loin, sur le lac, deux canots dérivent paisiblement.

Perdu dans mes rêveries, je ne réalise pas tout de suite que la musique s'est arrêtée. Pendant un bref instant, j'ai l'impression que le jeune vagabond s'en est allé, sans un bruit. Je garde encore un peu les yeux fermés, prenant le temps de revenir à la réalité. L'atterrissage se fait en douceur. Mes pensées sombres s'en

sont allées. La flûte les a chassées comme le vent chasse les nuages.

— Merci ! Tu joues vraiment bien. Et en plus, ta flûte à un son magnifique.

— Merci à toi aussi, alors. Content de savoir que tu as apprécié.

— Elle est faite en quoi ?

— En bambou.

— Elle a une sonorité très japonaise. C'est une gamme pentatonique, mais ça n'est pas juste ça. Elle vient du Japon ?

— Non. C'est un ami qui me l'a offerte. Lui, par contre, est allé au Japon pour apprendre à les fabriquer. Elle est tout ce que je possède, et je ne m'imagine pas avoir besoin de quoi que ce soit d'autre.

Une idée me traverse l'esprit.

— Ton ami qui fabrique ces flûtes, il est à Portland ?

— Non, à Eugène.

— Je connais pas.

— Ce n'est pas très loin d'ici. Deux heures de route vers le sud. Il y a un marché, tous les samedis. Ce jour-là, l'ambiance est super agréable. Les gens viennent de loin pour en profiter, pour flâner. Et aussi pour vendre ce qu'ils fabriquent. C'est là-bas que mon ami vend ses flûtes, si ça t'intéresse. Dis-lui que tu viens de la part de Mowgli.

Je hoche la tête. Je me souviendrai du nom et du lieu. Deux heures de route, en effet, ça n'est pas très loin. Et ça fait longtemps que je n'ai pas visité un marché.

Je reste encore un peu à discuter avec Mowgli, mes pensées noires dissipées. Je finis par me lever, et retourner au Pourquoi Pas? où je décide de mettre un peu de musique.

La lecture aléatoire de mon ordinateur, comme bien souvent, arrive à choisir ce que j'ai envie d'entendre. Je me laisse aller dans le fauteuil du passager, alors que Radiohead commence à jouer «Street Spirit». J'entends la voix de Tom York chanter «And fade out again». Pourtant, dans ma tête, je ne peux m'empêcher de comprendre «I feel alive again». Je me sens à nouveau en vie... cela me convient parfaitement.

La bohème

Je repense à ces vagabonds bohèmes que j'ai rencontrés. Depuis Sally, Nik et Alex dans la région des grands lacs, jusqu'à Mowgli aujourd'hui. Je ne peux m'empêcher d'envier leur mode de vie. Plus le temps passe, et plus je me déconnecte de ce qui m'entoure. Comme me l'a fait remarquer Gabrielle, j'en ai besoin. Besoin de faire le point, de me retrouver, d'arrêter de tourner en rond. Je viens juste de revenir, mais je suis libre. J'ai besoin de me le prouver. Demain je pourrai repartir. Par principe. Pour prouver que je fais ce que je veux. Je fais un petit calcul rapide. Oui, aujourd'hui, on doit être vendredi. Demain, on sera donc

samedi si le temps continue d'avancer comme il l'a toujours fait. Je pourrai aller visiter Eugène. Et voir le marché.

Bohème, le mot me fait rêver depuis des années déjà. Je ne veux pas être nomade, ou vagabond. Je veux être bohème. Ce mot me plaît. Il a une telle patine... Ils sont loin les lilas de Montmartre. Ma bohème à moi est différente, mais elle a toujours un sens. Elle se vit dans la légèreté de l'esprit et les journées sans lendemain. Dans la liberté d'une route qui se déroule à l'infini, sans jamais s'arrêter et dans les rencontres sans cesse renouvelées. Dans l'amour que l'on porte à l'autre, aux autres, et dans cet amour que l'on reçoit en retour. Dans le bien-être qu'il y a à se sentir bien tel que l'on est, à se comprendre, et à s'accepter. Ma Bohème à moi est Amour et dans mon dictionnaire elle est sur la même page que Bonheur.

Je suis conscient de mon dilemme. Il n'y a pas si longtemps, je rêvais d'avoir un loft en centre-ville. J'adorais me promener dans les magasins d'ameublement. Je prenais des notes. Je savais mixer les couleurs et les formes. Mon appartement à Montréal en était la preuve. Meublé avec soin, au fur et à mesure que le temps passait, que je trouvais le meuble idéal. Aujourd'hui, il me semble loin ce temps-là. Montréal m'apparaît de plus en plus floue dans mes souvenirs. J'en viens à me demander si je saurai y revenir.

Je m'étais souvent identifié comme étant tiraillé entre deux pays. Entre ces deux continents où j'avais grandi. Cette dualité faisait partie de moi depuis plusieurs années maintenant. Voilà que je commençais à me découvrir tiraillé entre deux modes de vie. Je comprenais mieux ce que m'expliquait Anya sur cette recherche constante d'équilibre.

Je les envie ces gens, ces couples, heureux dans leur loft en plein centre-ville, qui profitent du bouillonnement dynamique urbain. Et je les envie, ces vagabonds, ces nomades, qui peuvent aller où bon leur semble. La vie sans question et toute tracée pour les uns, la liberté absolue pour les autres.

Je suis à un carrefour entre deux mondes, entre deux modes de vie. J'habite dans un van que j'ai garé le plus proche possible du centre-ville. Je n'arrive pas à me décider entre les deux. Portland m'offre les bars, les gens, les clubs, la musique, la ville. Le Pourquoi Pas?, lui, m'offre la liberté. Aussitôt revenu, aussitôt reparti. Je suis conscient que c'est une façon de me prouver à moi-même que je suis libre. J'ai envie de rester à Portland. Et c'est parce que j'ai envie de rester que je dois repartir. Si je me montre capable de quitter Portland comme j'ai quitté Montréal, alors je pourrai y revenir, et m'y installer quelques temps...